

SOUS LE SIGNE DE LA PEUR...

Rajeuni de quinze ans, souvent convié par une lointaine connaissance, un adversaire politique, une femme aimable, un vieux professeur hurluberlu, l'homme de cœur recommence à prendre le chemin des appartements discrets. Et autour d'une table, en fermant les yeux il revoit le visage de ceux qui sont morts, de ceux qui sont sages, de ceux qui ont évolué! Une bouffée de sa lointaine jeunesse monte à son cerveau, raidit ses touffes devenues blanches, sinon de son cœur que les escaliers es soufflent.

Ce pèlerinage aux sources, c'est la faillite des partis, c'est la forfaiture des hommes qui prétendaient guider ou conduire l'évolution de la société, qui lui impose ! La faillite de tous les partis, la forfaiture de tous les hommes à quelques exceptions près et eux-mêmes rejetés par les partis et vomis par les hommes qui les dominent.

Le fruit qui, à Alger, a éclaboussé la figure de Monsieur Guy Mollet, a déchiré la toile et le vrai visage du personnel politique qui se camoufle derrière les étiquettes de circonstances, est apparu dans toute son horreur! L'homme avait eu peur, la panique gagna les autres! A coup de supplications, de menaces, d'exclusions, les chefs maintinrent dans les rangs un semblant de cohésion. La complicité tacite des Lacoste, des Chaban-Delmas, des Bidault, des Soustelle, la cimentèrent du sang qui ruisselait sur la terre d'Afrique. Les partis et leurs managers sauvaient la face,

Puis ce fut l'insurrection des colonels qui devait nettoyer toute trace de cette dignité d'antichambre qui est commune aux laquais comme aux ministres. La peur, la peur hideuse submergea tout!

Il fallait trouver un sauveur. Coty tout d'abord, puis le personnage étant notoirement insuffisant, Vincent Auriol ensuite furent chargés de l'opération. Pflimlin respira! Vous savez ce Pflimlin, l'homme fort de la démocratie chrétienne. Pinay prit le chemin de Colombey-les-Deux-Eglises. L'affaire était dans le sac, de Gaulle à Matignon, la République en liberté surveillée et les colonels sur le chemin d'une gloire que leurs échecs militaires ne leur autorisaient pas à prétendre.

Ce fut alors la ruée! Des hommes de Gauche comme le socialiste Jules Moch, le chrétien Buron, le mendésiste Masson voulurent en être! les grands bourgeois Jacquinet et Duchet aussi. Poujade fit banquette à la porte. Les laissés pour compte du Rassemblement que de Gaulle avait abreuvés de dégoût ruèrent sur le plumeau. Duclos, lui-même, touché par la grâce, ou plutôt par les tendances neutralistes qu'on prête au général fut «gentil». Et comme une telle ignominie exigeait une consécration officielle à la hauteur du forfait, Monsieur Guy Mollet, l'homme dont la lâcheté était à l'origine du drame, M. Guy Mollet, socialiste, on vous l'affirme, déclara ce jour qui voyait la faillite de la démocratie et le triomphe du militarisme, le plus beau de sa vie!

L'attitude équivoque de certains des opposants ajouta encore au dégoût envers ce personnel faisandé. On attendait des condamnations éclatantes, définitives, on eut les explications embarrassées de Messieurs Gazier et Tanguy-Prigent qui essayèrent de sauver leur «pote» Guy Mollet. Chez les chrétiens, seule Madame Francine Lefèvre sauva l'«honneur» et vous avouerez avec moi que dans cette affaire la part du seigneur fut bien maigre.

Je sais! Pour se justifier, ces salauds nous expliquèrent que l'armée refusait d'obéir, que la police était noyautée, que les fonctionnaires, certains syndicats chrétiens, autonomes ou Force Ouvrière passaient ouvertement au gaullisme!

Tout cela était exact, les partis et les hommes de la faillite nous avaient conduits à l'impasse. Mais trop heureux de se décharger du fardeau sur un sabre, aucun d'entre eux ne paraissait se souvenir d'un certain Baudin!

Il faut réagir énergiquement contre les militaires fascistes, contre les politiciens félons, contre l'esprit de lâche abandon qui voudrait nous faire accepter le régime qu'on nous mitonne.

Et comme chaque fois que s'effondrent les collectivités, il faut faire appel à l'espoir suprême: L'HOMME.

J'ai recommencé le pèlerinage! J'ai suivi la pente raide qui grimpe sur la butte, escaladé des escaliers, serré les murs d'un peu plus près que la situation ne l'exige encore et en frappant à une porte, mon cœur a recommencé à battre comme autrefois pour la liberté, cette maitresse un peu putain qui se laisse volontiers trousseur par les soudards.

J'ai repris le chemin qui mène aux appartements discrets. Un conseil! Faites comme moi!

Maurice JOYEUX.
